

180

12 45

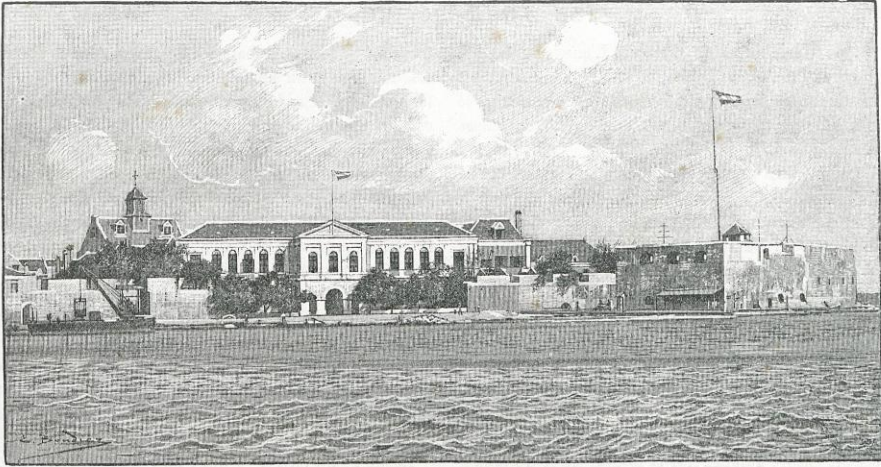
" LE TOUR DU MONDE "

L'ILE DE CURACAO

M.G VERSCHUUR 1893

60901

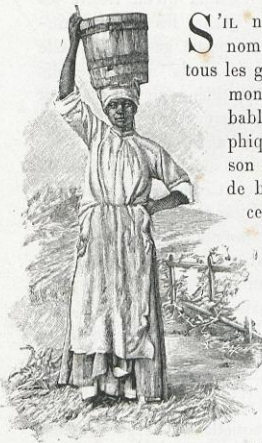
B2
60901



PALAIS DU GOUVERNEMENT¹ (PAGE 83).

L'ILE DE CURAÇAO,

PAR M. G. VERSCHUUR.



NÈGRESSE DE CURAÇAO².

S'IL n'existait une liqueur du nom de curaçao, appréciée de tous les gourmets et connue dans le monde entier, il est bien probable que la situation géographique exacte de l'île — voire son existence — serait ignorée de beaucoup de personnes. Et cependant cette île curieuse de Curaçao, appartenant à la Hollande et située dans le groupe des Iles sous le Vent, en face des côtes vénézuéliennes, mérite d'être visitée par le voyageur que le hasard des pérégrinations amène dans la mer des Caraïbes.

Pour l'atteindre il n'y a que deux voies, celle de New York par les bateaux américains et hollandais qui y font relâche en faisant route pour le Venezuela, ou bien celle de ce dernier pays par les steamers de différentes nationalités qui y touchent en route pour Colon et Haïti.

L'origine de son nom repose sur plusieurs conjectures, dont aucune ne me paraît assez sérieuse pour la mentionner. L'histoire ne nous donne pas la date exacte de sa découverte, pas plus qu'elle n'indique le nom de l'explorateur qui le premier aborda sur ses plages. C'est en 1527 que pour la première fois on entend parler de Bonaire, d'Aruba et de Curaçao, dont

l'empereur Charles Quint prit possession. A cette époque, l'île était habitée par des tribus d'Indiens, d'un caractère extrêmement doux, d'après les récits d'écrivains espagnols.

Au commencement du XVII^e siècle, pendant la guerre de quatre-vingts ans entre l'Espagne et la Hollande, cette dernière puissance s'en empara, et la paix de Münster en 1648 lui en assura la possession définitive.

La population de Curaçao s'accrut en peu de temps par l'immigration de beaucoup de familles hollandaises qui habitaient le Brésil, et par l'arrivée d'un grand nombre de juifs chassés du Portugal. Ces derniers, devant faire choix d'une nouvelle patrie, obtinrent de la Compagnie occidentale des Pays-Bas l'autorisation de se fixer à Curaçao.

Et voilà qu'en peu de temps cette possession devint une colonie florissante, excitant l'envie de l'étranger. Les Français l'attaquèrent en 1672, mais furent repoussés. En 1678 une nouvelle escadre française, sous le commandement du comte d'Estrées, se dirigea vers Curaçao.

Le vaisseau amiral s'échoua sur un récif de corail, et les autres bâtiments subirent le même sort, ayant reçu l'ordre de rester dans la proximité immédiate du premier. Il est probable qu'une nouvelle expédition aurait été envoyée de France pour se rendre maîtresse de l'île, si dans la même année la paix de Nimègue n'avait mis fin aux hostilités entre les deux pays.

En 1712, nouvelle attaque; Jacques de Cassard partit de Cherbourg à destination des îles du Cap

1. Dessin de Boudier.

2. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

Vert, de Surinam et de Curaçao. L'année suivante il bombarde l'île, et les habitants, affolés, n'obtinrent un armistice que moyennant une rançon d'à peu près 250 000 francs, payables en espèces, en marchandises et en esclaves.

Ce ne fut qu'à grand'peine que la population réunit cette somme, après quoi l'escadre s'éloigna.

Tout le reste du XVIII^e siècle fut une époque de prospérité pour Curaçao; le commerce se développa de tous côtés, les magasins regorgèrent de marchandises. Ce qui contribuait dans une large mesure au bien-être de la colonie, c'étaient l'étendue et la sûreté de son port, réputé encore aujourd'hui un des meilleurs des Indes Occidentales. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir le port tellement encombré de navires, que les derniers venus étaient obligés de jeter l'ancre à la sortie. De grandes et belles constructions furent érigées, qui attestent encore aujourd'hui la fortune de leurs fondateurs, comme l'esprit entreprenant des ancêtres. Beaucoup de gens arrivés dans le pays sans fortune ne tardèrent pas à s'enrichir; la colonie comptait parmi les plus opulentes des Antilles.

La révolution de 1795 devait avoir son écho à Curaçao comme à Saint-Domingue et en d'autres possessions florissantes appartenant à la France. Les esclaves se révoltèrent, le commerce s'en ressentit, un esprit de malaise et de méfiance se répandit dans l'île.

Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1800, mais durent la restituer à la Hollande deux ans après, en vertu des stipulations de la paix d'Amiens. Ils en prirent possession de nouveau en 1804, et ce ne fut qu'en 1815 que l'île fut rendue aux Pays-Bas.

Depuis cette époque Curaçao n'a jamais pu se relever de la déchéance qui succéda à un siècle de prospérité et de richesse; au contraire sa fortune alla en décroissant d'année en année. L'abolition de l'esclavage ne fit que précipiter son déclin.

J'avais choisi la route du Venezuela pour me rendre dans l'île. En partant de Puerto Cabello dans la soirée par un bateau américain, le *Philadelphia*, nous arrivons le lendemain matin à l'aube devant la capitale. Avant qu'il ne fit complètement jour, je me trouve déjà sur le pont. J'aperçois des mamelons peu élevés, d'une aridité dépassant celle de Saint-Thomas. Les deux îles contrastent singulièrement, à ce point de vue, avec les autres Antilles.

Au fur et à mesure que nous nous approchons, je m'extasie devant l'étalage de coquettes maisons qui sont devenues parfaitement visibles à l'œil nu. Le pilote est monté à bord; nous entrons par la passe, non pas dans le port, mais dans la ville même de Curaçao. Elle est bâtie au bord de la mer et divisée en deux parties par une anse, qu'on appelle la « Rivière ». Cette anse se prolonge jusqu'à une distance d'à peu près un demi-mille et s'élargit à son extrémité, qui sert de mouillage aux navires de guerre. Ce bassin de mouillage s'appelle le *Schottegat*.

Tout de suite à droite, en entrant dans le port, se

trouvent le fort et le palais du gouvernement, devant lesquels s'élève un kiosque où la musique militaire se fait entendre deux fois par semaine. Un pont d'environ deux cents mètres relie depuis cinq ans les deux parties de la ville; il repose sur des pontons, dont l'avant-dernier est muni d'une machine à vapeur et s'ouvre gratuitement pour donner passage aux navires. Le piéton paye un droit de passage de 4 centimes, mais il peut prendre un abonnement mensuel; les voitures ont à payer un tarif relativement élevé; par contre, le nègre jouit d'une taxe réduite. Autrefois le passage se faisait au moyen de petites embarcations, qui existent encore et dont on se sert fréquemment pour aller d'une rive à l'autre, quand on veut se soustraire à l'inconvénient d'une promenade en plein soleil, ou qu'on veut éviter le détour du pont. Les bateliers se contentent de la modeste rétribution de 10 centimes.

Le pont s'est ouvert et nous entrons en pleine ville. Il est impossible, après avoir fait relâche dans plusieurs ports des Antilles et du Venezuela, où la propreté laisse souvent tant à désirer, de ne pas être frappé de l'aspect gai et riant, de la propreté vraiment hollandaise qu'on retrouve ici de l'autre côté de l'océan.

La partie droite porte les noms de *Pietermaai*, *Scharloo* et *Willemstad*; c'est là qu'on trouve les maisons de commerce, les hôtels, les petites guinguettes et les boutiques. La partie gauche s'appelle *Otrabanda*. Deux des trois hôtels que j'aperçois m'inspirent une confiance justifiée par la façade et l'aspect de propreté : nous verrons une fois de plus qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Le *Philadelphia* est bientôt amarré au quai de la rive gauche. Je saute à terre, et comme dans les pays tropicaux on est en général très matinal, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que je me rende sans tarder chez le secrétaire du gouverneur, qui habite une maison spacieuse, située presque au bord de la mer. Il n'est pas encore huit heures, mais déjà toute la famille est sur pied, et ma visite n'a rien d'insolite ou de contraire aux convenances.

Je fais connaissance avec une famille des plus avenantes et je prie M. le secrétaire de vouloir bien me renseigner sur l'heure à laquelle M. le gouverneur, pour qui je suis porteur d'une lettre du cabinet de la Haye, pourra me recevoir. En outre je demande à être renseigné sur la valeur des hôtels, dont j'ai aperçu les écriteaux du pont de mon bateau.

Mon interlocuteur fronce les sourcils, secoue la tête et me regarde d'un œil de pitié. Hélas! quoique Curaçao ait l'aspect le plus propre des Antilles, nulle part les hôtels ne sont aussi mauvais qu'ici.

Il veut bien m'y conduire sur l'heure, et commence par celui qui est réputé le meilleur.

Je grimpe un escalier crasseux; le maître de céans me montre ses chambres, auxquelles je préférerais de beaucoup les cellules de Mazas. En dehors d'un lit, l'ameublement se compose d'une table de toilette me-

naçant ruine, d'un pot à eau fêlé, d'une cuvette ébréchée, et d'unseau rouillé. La poussière couvre le plancher, et quelques lambeaux déchirés prouvent qu'il y a eu jadis du papier sur les murs. En voyant la grimace que je fais, le propriétaire me tient un discours, non pas pour me vanter les avantages de son auberge, mais pour me manifester son regret de n'avoir rien de plus confortable à m'offrir.

« J'en ai honte moi-même, me dit-il, mais comment voulez-vous qu'avec le va-et-vient de Vénézuéliens que nous avons, ma maison puisse être tenue propre ? »

Le second hôtel est identique au premier comme aménagement; impossible de me décider à m'installer dans ces taudis.

Néanmoins, comme c'est l'heure du déjeuner, je me décide à goûter la cuisine du premier hôtel où je suis entré. Peut-être que le manque de luxe se trouve compensé par les talents culinaires d'un Vatel quelconque. Un savant allemand et sa femme, venus à Curaçao pour étudier l'ornithologie du pays, sont déjà attablés et attaquent un ragout qui me rappelle les rogatons des Halles. Je n'ai pas le courage d'y goûter, pas plus qu'aux saucisses, qui m'inspirent un sinistre soupçon. S'est-on servi de cheval ou de nègre pour les confectonner?

Je me bourre de pain et d'œufs à la coque, et je retourne à bord, où j'ai laissé mes bagages.

Le bateau ne devant partir que le surlendemain, le commandant veut bien m'autoriser à rester à bord jusqu'à ce que j'aie réussi à trouver à me loger.

Le soir il y a réception chez le gouverneur, M. Barge, qui m'avait fait savoir qu'il m'attend et qui me retient pour une partie de whist. Le gouverneur m'exprime ses regrets de ne pouvoir m'offrir l'hospitalité chez lui. Le palais du gouvernement est en réparation, et pendant les travaux le chef de la colonie habite une villa, située sur une colline derrière la ville; dans cette villa, il n'y a pas de chambre de disponible. Toutefois l'aimable gouverneur trouve une combinaison qui met un terme au terrible cauchemar qui me hante depuis le matin, le souci du logement indispensable.

Il a l'obligeance de m'offrir deux chambres dans le fort, où se trouvent tous les bureaux du gouvernement.

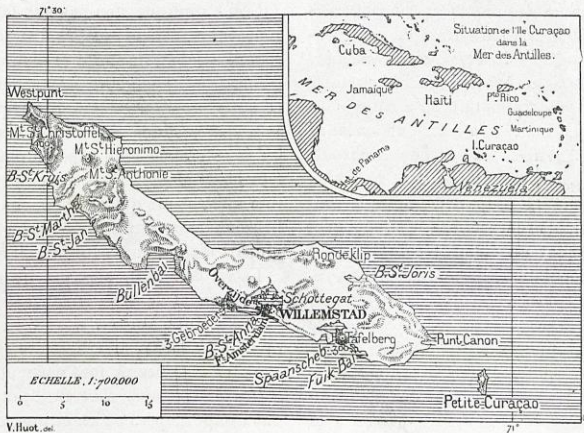
Un employé déménage avec toutes ses paperasses; on balaye et nettoie; on envoie un lit, des chaises, une table et tout ce qu'il me faut; Robinson Crussoé est sauvé au point de vue de son domicile. Un ancien soldat me servira de valet de chambre et m'apportera le matin mon café au lait.

La chaleur à Curaçao est moins forte que dans la plupart des Antilles, grâce à la brise et quelquefois à un vent de mer assez fort qui vient rafraîchir la température. Aussi le climat jouit-il d'une grande réputation de salubrité; beaucoup de malades des pays environnants viennent là pour se rétablir. Les cyclones n'y passent que rarement; on n'a eu à en enregistrer que deux dans le courant de ce siècle, ceux de 1807 et de 1877.

La pluie y est très rare; souvent la sécheresse, causée par un vent alizé très fort, et régnant la plus grande partie de l'année, dure plusieurs mois. Il est arrivé que pendant un an et même pendant dix-huit mois, pas une goutte d'eau n'est venue arroser la terre, où tout se desséchait. L'aridité de l'île atteignait alors son apogée et faisait concurrence à celle de l'Arabie Pétrée ou des environs d'Aden. Ces grandes sécheresses ont lieu généralement tous les quatre ou cinq ans.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que Curaçao ne produise presque rien. On n'y recueille qu'une quantité peu considérable de mangues, de nêfles, de bananes, de noix de coco, de quelques légumes et d'oranges. Les écorces de ces dernières ont un parfum tout spécial; on les fait sécher et on les expédie à Amsterdam, où elles servent à fabriquer la fameuse liqueur. Depuis un certain temps on s'est appliqué à en fabriquer à Curaçao même; comme résultat, le produit est bien inférieur à la liqueur qu'on distille en Hollande.

L'île est de formation volcanique; en certains endroits on trouve des traces de formation madréporique au-dessus des couches volcaniques primitives. La faune est aussi pauvre que la flore; en dehors d'une trentaine de milliers de chèvres il n'y a que des lapins en nombre limité, des iguanes, quelques vipères inoffensives et des oiseaux de petite taille. La seule bête venimeuse est une araignée, appelée « araignée-orange », dont la piqure donne la fièvre à l'homme,



mais tue le bœuf. Ce dernier, après avoir été piqué, éprouve une soif inextinguible, se gonfle et meurt.

Les rues de la ville sont très bien pavées; elles forment un contraste avantageux avec les cloaques du Venezuela et d'Haïti. Les routes de l'île sont bonnes en général. Les maisons sont d'un aspect gai et propre. Le rose, le jaune et le gris sont les couleurs le plus souvent adoptées pour les façades, tandis que la toiture se compose d'ardoises d'un rouge vif.

Presque toutes les maisons sont en pierre, ce qui n'offre pas d'inconvénient dans un pays où les tremblements de terre ne se sont presque jamais fait sentir.

Plusieurs habitations, indiquant l'aisance du propriétaire, sont à colonnades; souvent elles sont précédées d'une petite avenue et d'un jardin où la végétation et les fleurs sont cependant bien clairsemées.

Beaucoup de maisonnettes présentent le vieux cachet hollandais et rappellent les petites villes des Pays-Bas que le confort et l'élégance des constructions modernes n'ont fait encore qu'effleurer. Leur toiture en pente, encadrant un volet vert qui sert de fermeture au grenier, est typique et originale. Ces habitations remontent à un temps déjà assez reculé; plus tard on a commencé à suivre le style vénézuélien: il en est né un mélange d'architecture parfois bizarre. Les grandes maisons, de construction tout à fait récente, portent le cachet espagnol de la côte ferme. La plupart de celles-là sont habitées par les négociants vénézuéliens, qui abondent à Curaçao et qui forment un élément complètement séparé du reste de la population, hormis dans leurs relations quotidiennes d'affaires.

En effet, c'est du commerce avec le Venezuela que l'île de Curaçao a vécu dans ces derniers temps. Il y a une vingtaine d'années ce commerce était très florissant, et les droits d'entrée, qui n'étaient que de 1 pour 100, rapportaient en moyenne 250 000 francs par an à la caisse coloniale. Depuis quelques années les droits d'entrée ont été légèrement augmentés, et malgré cela ils ne rapportent que près d'une centaine de mille francs maintenant.

Cette ère de prospérité devait être attribuée au fait qu'à l'époque dont nous parlons, Curaçao servait d'entrepôt aux marchandises venant d'Amérique et d'Europe. De là on les réexpédiait par goélettes aux différents ports du littoral. Lorsque le président Guzman Blanco frappa les marchandises importées des Antilles au Venezuela d'un droit additionnel de 30 pour 100, le commerce s'arrêta, mais il fut remplacé par un négoce de contrebande qu'un gouvernement aussi mal organisé que celui du Venezuela sera toujours impuissant à empêcher.

Je suis ici dans une colonie hollandaise, et, de toutes les monnaies qui me passent par les mains, celles de la mère patrie forment l'exception. Tout l'argent des pays environnants circule et a cours, même celui des pays d'Europe. Je reçois tour à tour des pièces anglaises, françaises, américaines, boliviennes, vénézuéliennes, et un beau jour on me montre un dol-

lar, scié en cinq parties triangulaires, dont chaque fragment représente sa valeur proportionnelle.

En dehors du hollandais, parlé par les familles néerlandaises, et de l'espagnol, parlé par celles du Venezuela, il règne ici un patois tout à fait particulier, compris par à peu près tout le monde. C'est le *papiamente*, espèce de bouillabaisse de mots hollandais, espagnols, anglais et autres, tantôt purs, tantôt estropiés de façon à n'en pouvoir reconnaître l'origine. Les nègres et la basse classe ne parlent que ce charabia; par paresse ou par indolence, certains parents n'apprennent pas même le hollandais à leurs enfants. Ceux-ci sauront bien se faire comprendre avec le langage composite que les domestiques leur inculquent dès leur enfance, et, détail caractéristique, il arrive souvent que les parents, à force de ne se servir que de ce dialecte peu harmonieux, ne parlent plus que d'une manière fort incorrecte leur langue maternelle.

Ceci s'applique non pas aux familles arrivées d'Europe, fût-ce depuis nombre d'années, mais à celles qui sont nées dans l'île et qui se distinguent par un manque d'énergie et un engourdissement moral propres à beaucoup de créoles. Il est à remarquer que ces gens-là sont doués d'une morgue qui souvent fait sourire, qu'ils se croient bien supérieurs à l'Européen, et qu'à leur idée nul pays n'est comparable à leur île. L'apathie musulmane qui a déposé son cachet sur ces bienheureux mortels provient évidemment du fait que la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté le sol natal.

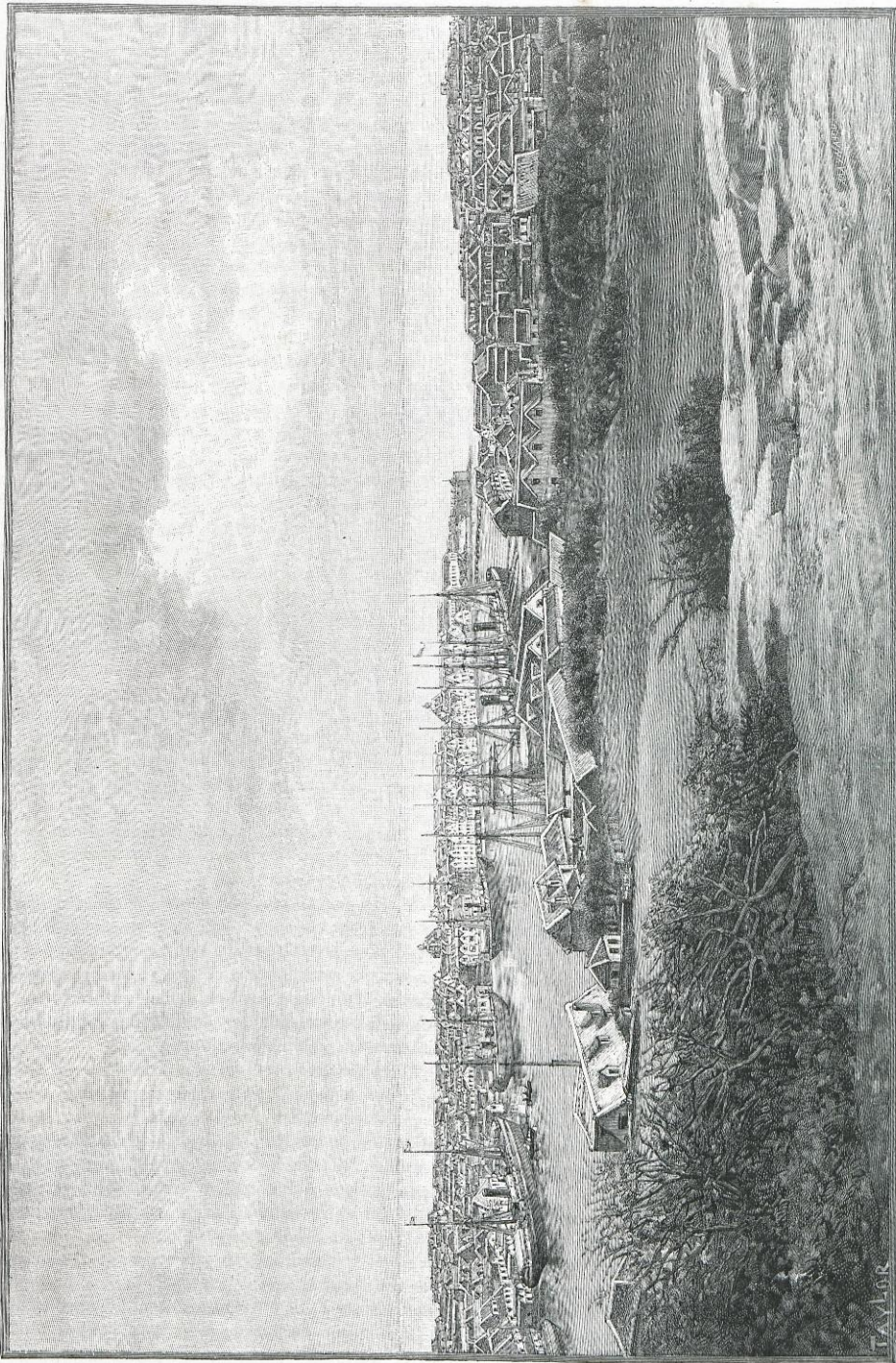
La vie de famille n'est pas désagréable. On se réunit fréquemment le soir et souvent on se couche à des heures indues, surtout quand le violon ou le piano a invité à la danse, divertissement très goûté en général dans les colonies et tout particulièrement à Curaçao, où les distractions sont rares, et ne consistent qu'en une troupe d'opéra ou un cirque, de passage pour quelques jours. Il n'y a pas que l'Européen qui raffole de la danse: le nègre en est encore plus friand et danse jusqu'au matin à toute occasion qui se présente, sur les tons énervants d'un orgue, jouant sans désespérer un seul et même air.

Un cercle, dont le balcon donne sur le pont, et à gauche sur la mer, est le rendez-vous quotidien des négociants et des officiers de marine. Il contient une bibliothèque et bon nombre de journaux et de publications illustrées de différents pays d'Europe.

Une demi-douzaine de journaux se publient dans la ville, qui a son tramway, faisant le tour de la rive droite, et qui profite depuis quelques mois de l'installation du téléphone. Au mois de mai de cette année, le gouvernement colonial a accordé une concession pour l'éclairage de la ville à la lumière électrique.

Dans un dîner chez le gouverneur, je fais la connaissance du commandant du navire de guerre hollandais le *De Ruyter*, en station à Curaçao, ainsi que du commandant du *Jorge Juan*, navire de guerre espagnol stationné depuis trois semaines dans le port.

Le premier est l'aimable colonel Brand, qui m'in-



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DU PORT DE CUBAÇAO. — Dessin de Taylor, gravé par Maynard.

vite à déjeuner à son bord pour le lendemain. Cette invitation est suivie de plusieurs autres; elles me procurent l'occasion de passer des heures charmantes et d'entrer en relations avec l'état-major. Ces messieurs passent une partie de la journée à terre, fréquentent le cercle et payent largement leur tribut au peu d'animation qui règne en ville.

Un matin le colonel m'attend à six heures devant le club pour une promenade en voiture dans les environs. Nous ferons le tour du *Schottegat*, qui est, comme nous l'avons dit, un grand bassin réservé aux bâtiments de guerre.

Nous commençons par la partie de la ville appelée *Pietermaai*; c'est là qu'on trouve l'hôtel de ville, le tribunal, servant en même temps de prison, la synagogue, les écoles pour enfants des deux sexes et d'autres édifices publics. Au point de vue des constructions et de leur architecture souvent originale, *Pietermaai* me paraît la partie la plus curieuse de la capitale.

Nous parcourons ensuite la section qui s'appelle *Scharloo* et ne tardons pas à entrer dans la campagne, où plusieurs Vénézuéliens ont leurs habitations. Dans un pays où la végétation fait presque entièrement défaut, un jardin entouré d'une verdure abondante ne peut que réjouir les yeux. Cette oasis, où nous nous arrêtons quelques instants, porte le nom de *Suiker-tuintje* (« petit jardin de sucre »). Dans tout autre pays, la contemplation de cette végétation ne m'aurait que médiocrement impressionné; ici je fais comme tout le monde qui visite l'endroit : je manifeste une surprise bien justifiée.

Au retour de notre promenade, le steamer postal de New York, que la vigie a signalé au moment de notre départ, est entré dans le port et a été amarré à quai. Dans une heure, un coup de canon annoncera au public que le courrier est distribué. Tout le monde vient chercher ses lettres à la poste; les négociants y ont leur boîte, tout comme dans les villes des États-Unis. Je fais comme les autres et je recueille une demi-douzaine de lettres, ainsi que des paquets de journaux. C'est une gracieuseté d'amis de France, qui pensent avec raison que le touriste perdu sous le soleil des tropiques trouve toujours une grande distraction à lire ce qui s'est passé depuis son départ.

Dans l'après-midi je visite deux écoles, l'une pour jeunes filles, nommée *Welgelegen*; l'autre pour garçons, appelée *Saint-Thomas*. Ces deux écoles sont tenues par des sœurs et des frères, et les enfants sont presque tous originaires du Venezuela ou de Saint-Domingue. Je n'entends parler que l'espagnol.

Dans les deux établissements, c'est l'heure de la récréation au moment où j'arrive. Je ne puis donc me rendre compte des progrès des élèves, et je dois borner mon inspection à l'installation des bâtiments.

Ces constructions sont vastes, bien aérées et d'une propreté excessive; elles sont situées hors de la ville.

Les exploitations de l'île, auxquelles on accorde le nom un peu exagéré de « plantations », ne sont ni

étendues, ni nombreuses; cependant il y en a quelques-unes, et parmi celles-ci le Grand et le Petit *Michiel*, à quelques kilomètres de distance de Curaçao, qui méritent d'être visités.

Une famille qui doit s'y rendre à la complaisance de m'offrir une place dans sa voiture; nous partons de très bonne heure, pour profiter de la fraîcheur matinale. En route on me montre le nouvel hôpital, qui se compose de plusieurs bâtiments, pourvus de vérandas et séparés les uns des autres, afin d'isoler les différentes catégories de malades. Cet établissement, qui a coûté la somme d'environ 300 000 francs, a été inauguré peu de temps après mon passage; il est situé sur une colline et profite par cette disposition de la brise de la mer.

L'ancien hôpital, qui se trouve à peu de distance dans une plaine, est fermé, étant infecté, d'après les on-dit. Il ne forme plus qu'un monument historique, d'apparence lugubre, ayant servi autrefois à l'interne-ment des victimes de la fièvre jaune, qui quelquefois fait une courte apparition à Curaçao.

Sur les plantations que je visite on ne se livre qu'à la culture d'arbres fruitiers, spécialement de manguiers; j'y vois aussi des dattiers et des cocotiers, deux arbres qui se ressemblent au point de s'y méprendre. Le sommet est presque identique, mais le tronc diffère. Dans la seconde exploitation où l'on me conduit, j'aperçois quelques néfliers et un nombre restreint de bananiers, mais ces derniers sont d'un rapport modeste. Le bananier demande une alimentation d'eau abondante, que le sol de l'île, souvent desséché, ne peut lui fournir.

Curaçao n'a ni ruisseaux, ni rivières. Ce n'est que dans quelques rares endroits qu'on trouve de petites sources d'eau douce, qui se frayent un chemin par les fissures des rochers. Dans la partie basse de l'île on trouve des puits, fournissant une excellente eau potable, mais se vidant souvent après une longue période de sécheresse.

Si l'on pouvait réussir à percer des puits artésiens, et obtenir par ce moyen une assez grande abondance d'eau pour arroser les champs, ce serait un bienfait inestimable pour la colonie. Lors de mon passage, les travaux d'un puits artésien étaient en train; on se demandait cependant avec une certaine incrédulité si la tentative donnerait le résultat espéré.

Trois fonctionnaires du gouvernement ont à faire une tournée dans l'intérieur pour inspecter les écoles; le gouverneur m'a proposé de faire le voyage avec ces messieurs, ce qui me permettra de voir la plus grande partie de l'île. J'accepte avec empressement.

La goélette qui doit nous transporter à la pointe ouest du territoire lève l'ancre aux premières lueurs de l'aube. En dehors de nous quatre, il y a deux autres passagers; ce sont le savant allemand et sa femme que j'ai vu sans avaler le terrible ragoût de l'hôtel. Le voilier les conduira à l'île d'Aruba, où l'ornithologiste compte séjourner une dizaine de jours avec l'espoir d'accaparer quelques spécimens d'oiseaux inconnus. On

hisse la voile, et la houle du large nous fait tanguer comme une coquille de noix. La pauvre dame fait pitié à voir; elle se couche tout de son long, en proie au plus violent mal de mer.

Nous voici arrivés à l'extrémité de l'île; nous souhaitons bon voyage au couple scientifique et gagnons le rivage au moyen d'un petit canot que la goélette a trainé à la remorque. Nous n'avons que quelques pas à faire pour arriver au petit village de San Heronimo; le curé vient à notre rencontre et nous fait les honneurs de sa modeste habitation.

Il y a ici deux écoles à inspecter, qui n'offrent rien de particulier; je visite l'église pendant que mes compagnons ont à causer avec l'ecclésiastique.

La population de Curaçao, qui est de 26 000 âmes, se compose en majeure partie de catholiques; le reste est

Les voitures s'ébranlent, nous nous engageons dans une campagne rocheuse et aride, nous traversons le terrain de la plantation la plus importante de l'île, appelée Savonet, et arrivons dans l'après-midi à Ascension. La maison où nous passerons la nuit a été mise à notre disposition par le propriétaire, qui est absent. Une cuisinière indigène, que nous avons emmenée de San Heronimo, déballe les caisses, se met à la besogne et nous prépare un fort bon diner.

La propriété où nous nous trouvons n'a pas rapporté de bénéfices à son propriétaire, qui avait l'espoir d'y découvrir des couches de phosphate de chaux, mais qui s'est trouvé déçu dans son attente.

Le lendemain matin les voitures nous conduisent à Barber, où mes compagnons ont une école à inspecter. J'assiste à l'examen des négrillons; ce ne sont pas des



UN QUARTIER DE CURAÇAO¹.

protestant ou israélite. Toutes les églises et les écoles de l'intérieur du pays appartiennent au premier de ces cultes.

Notre arrêt n'est pas de longue durée; les voitures qui ont été envoyées l'avant-veille de la capitale sont prêtes et nous attendent. C'est que de pareilles tournées demandent des préparatifs sérieux; les moyens de communication ne sont pas fréquents et nous ne trouverons que des maisons inhabitées pour nous servir de logements. Tout ce qu'il nous faut, du reste, a été expédié par un chariot, attelé de deux ânes, qui est parti en même temps que les voitures. Ce véhicule contient nos valises, notre nourriture pour trois jours, les ustensiles de cuisine, le linge de lit et de table, les vins et les liqueurs, les cigares : rien, absolument rien ne manque, pas même deux jeux de cartes et des jetons pour notre partie du soir.

1. Dessin de Berteault.

phénomènes, mais les garçons comme les fillettes méritent les marques d'approbation qu'on leur accorde.

Nous retournons à Ascension, et nous faisons dans l'après-midi une promenade aux alentours de la plantation. Nous sommes loin ici de la puissante végétation tropicale que nous avons pris l'habitude d'admirer dans les pays voisins. Des arbres chétifs, des buissons rabougris, une verdure clairsemée ne forment qu'un bien modeste décor entre les ondulations du terrain rocailleux. Encore ai-je eu la chance de visiter Curaçao dans un mois où des averses assez fortes venaient d'arroser la terre aride et avaient fait naître une ébauche de végétation. Maintes fois l'herbe, que je vois pousser aujourd'hui avec une certaine vigueur et prendre une fraîcheur de peu de durée, se trouve remplacée par des touffes qui rappellent nos bruyères d'Europe ou nos graminées desséchées par un soleil brûlant de juillet.

A 6 heures du matin nous sommes sur pied, et

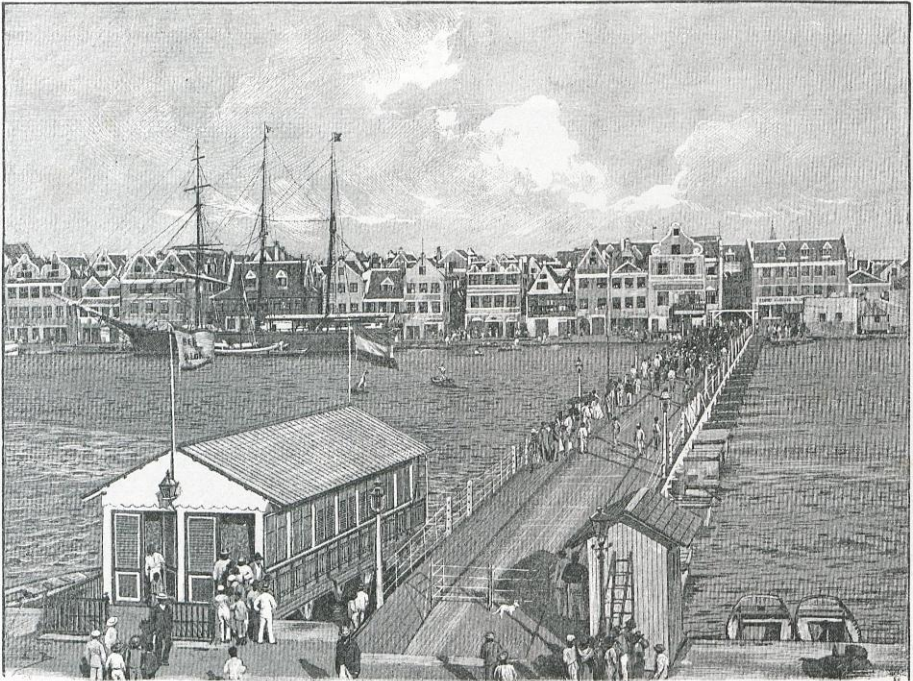
nous aidons tous à l'emballage de nos caisses. La Vénus noire — la cuisinière — retourne dans ses pénales, et nous continuons notre excursion.

Voici un autre village, Saint-Willebrordus, où le curé vient nous souhaiter la bienvenue, et nous conduit à son église, édifice de construction toute récente et d'une belle conception. L'église est bâtie de blocs carrés de formation madréporique et de couleur grisâtre; elle rappelle vaguement l'architecture des cités bretonnes.

Encore une école à visiter, un examen à passer. Ce

Une partie du plancher est recouverte d'un alignement de petits sacs en cotonnade et de mouchoirs noués qui éveillent mon attention. Ces paquets mystérieux contiennent le déjeuner de la classe, repas des plus primitifs et d'une frugalité peu coûteuse : rien qu'une espèce de maïs écrasé, que ces enfants mangeront tout sec au moment de la récréation. On m'affirme que c'est leur menu quotidien.

Je passe la revue des cahiers, que chaque élève a devant lui, et je suis vraiment émerveillé de la bonne, même de la belle écriture de ces enfants. Combien



LE PONT (PAGE 82).

temple d'éducation est divisé en deux classes; la première compte quatre-vingts élèves, la seconde en a le double. N'en déplaise à la génération croissante de cette illustre académie, en entrant dans chacune des deux enceintes je me crus transporté dans une cage à singes. Parmi ces enfants, les blancs font exception; la presque totalité se compose de négrillons, de créoles, de mulâtres, présentant tous les types possibles et toutes les nuances de l'épiderme. Quels croisements de races a dû produire ce méli-mélo, dont le Vénézuélien et l'étranger de passage ont eu probablement leur quote-part!

1. Dessin de Boudier.

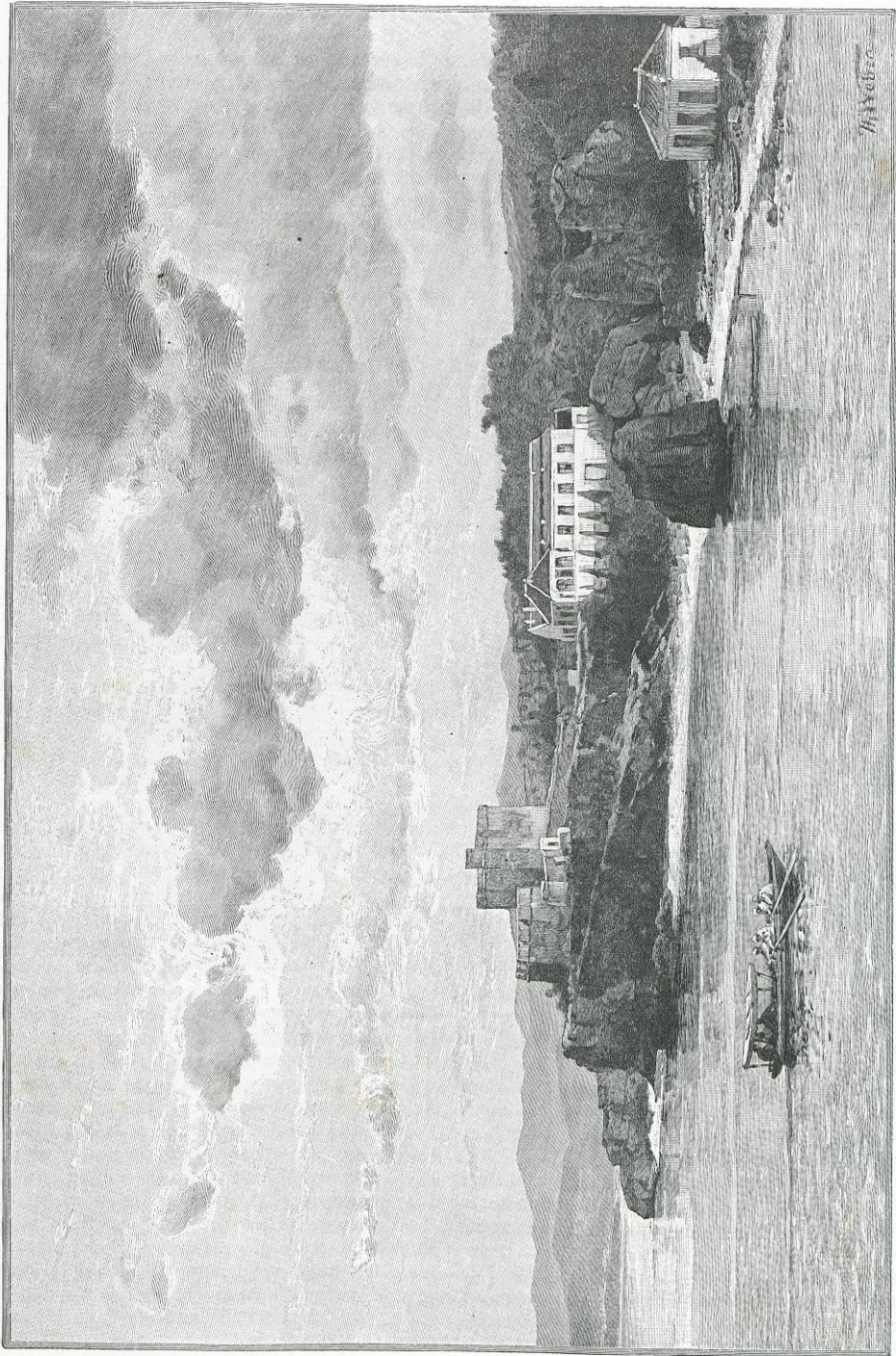
de ceux de nos écoles seraient incapables d'exhiber une écriture aussi lisible, régulière et parfois élégante! Mes compagnons leur adressent une foule de questions et se rendent compte de leurs progrès en arithmétique, en géographie et dans les autres branches que comprend l'instruction.

L'examen se passe principalement dans le patois du pays, le *papiamente*, dont mon oreille ne peut apprécier le charme. Cependant j'en note quelques locutions à titre de souvenir d'une langue dont j'ignorais même l'existence avant d'avoir mis le pied dans l'île.

Je vais se dit : *mi ta bai*.

J'allais se dit : *mi a bai*.

J'irai se dit : *lo mi bai*.



LA QUARANTAINE (PAGE 66). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFÉ.

L'instituteur est tout disposé à augmenter mon vocabulaire, mais ce simple échantillon me suffit.

La route que nous suivons aujourd'hui conduit à travers une région assez belle; le sol est plus montueux et plus boisé. Je distingue les deux collines les plus élevées de Curaçao, l'une s'appelle Saint-Cristoffel et a une hauteur d'environ 350 mètres, l'autre est le Tafelberg et mesure 250 mètres.

Dans cette partie de l'île je vois bon nombre de flamboyants, cet arbre décoratif du Brésil et de plusieurs terres placées sous la zone tropicale; son feuillage dentelé, ressemblant à celui du pin, aux tons chatoyants et déployé en éventail, parsemé de fleurs de couleur écarlate, transporte mes idées vers les pays fertiles, où je ne me suis jamais lassé de l'admirer. Plus loin un arbre spécial à Curaçao et à quelques autres rares colonies, attire nos regards. C'est le *dividivi*, aux longues fèves recourbées, qui, après avoir été séchées, donnent une poudre qu'on emploie comme couleur de teinture, et qui sert également au tannage des cuirs.

Les bordures du chemin sont tapissées de cactus, atteignant souvent la hauteur de 2 à 3 mètres, mais ne possédant pas la vigueur et la circonférence de ceux qu'on voit à la Jamaïque. Le cactus se trouve répandu dans toute l'île de Curaçao et sert principalement à la délimitation des routes et des propriétés; arrivé à un certain âge il se dessèche, pourrit et tombe en fragments. A la Trinidad on le coupe quand il est arrivé à un certain degré de développement, et la partie inférieure peut servir à fabriquer des pieds de table de peu de valeur, en remplacement du bois.

Voici en dernier lieu le mancenillier, offrant un réel danger pour l'imprudent qui se couche sous son ombre. L'émanation de son feuillage constitue un poison, le fruit de l'arbre est également vénéneux.

Nous nous arrêtons quelques instants devant l'habitation d'un propriétaire qui se livre à l'élevage des chèvres, dont la chair ressemble beaucoup à celle du mouton. Le prix moyen de ces chèvres est de 10 francs.

Bientôt j'aperçois des monticules, dont je devine la nature; nous sommes arrivés aux salines, qui constituent un article important d'exportation du pays. Le sel que produit Curaçao est considéré dans les États-Unis comme de qualité supérieure aux sels d'autres provenances, attendu que les cristaux sont d'une blancheur et d'une transparence irréprochables. Au surplus ils ne s'imprègnent pas d'humidité au contact de l'air, et ne déposent pas à l'état fondu.

La plupart des salines se trouvent dans les baies de la côte sud. L'eau de mer, qui entre aux intervalles de la haute marée, est emprisonnée par des remparts naturels ou artificiels; le soleil accomplit son œuvre d'évaporation, et le sel se dépose en cristaux de toute pureté. Il arrive quelquefois que la saison des pluies surprend l'industriel, et que, le sel n'étant pas encore remis, une perte peu importante en est la

conséquence; mais ceci n'a pas lieu fréquemment sous un ciel où les pluies sont si rares.

La récolte de cet article donne en général de bons résultats, tant à Curaçao que dans les îles ressortissant de son gouvernement. La statistique de 1890 (dernière que j'aie sous les yeux) accuse une exportation de 3 millions de litres. Pour l'île de Bonaire elle était de 46 652 barils; pour la partie de Saint-Martin, qui appartient aux Pays-Bas, de 40 502 barils.

Si le sel, quand il est originaire d'une colonie néerlandaise, était exempt de droits en Hollande, l'industrie pourrait facilement prendre un plus grand essor, et les exportateurs, comme la colonie elle-même, en retireraient des bénéfices considérables. Dans les circonstances actuelles, le sel de Curaçao est expédié spécialement à New York; celui de Saint-Martin prend presque exclusivement la route du Canada. La valeur moyenne est de 1 fr. 25 l'hectolitre en vrac; les frais de chargement sont au compte de l'acheteur.

Notre dernière étape est Hermanus, où nous nous reposons une heure dans la demeure hospitalière du plus aimable des colons. La plantation qu'il dirige produit quelques fruits, mais le propriétaire s'applique plutôt à l'élevage des bêtes à cornes et des moutons, et récolte chaque année une certaine quantité de sel provenant de ses salines.

Notre hôte veut nous retenir, mais le jour touche à son déclin, et nous nous sommes proposé de retourner en ville avant la tombée de la nuit.

L'excursion m'a beaucoup intéressé, non pas au point de vue des sites grandioses qu'il m'a été donné de contempler, mais parce qu'elle m'a permis de connaître l'intérieur d'un pays rarement visité par les touristes, à cause de la pénurie des moyens de transport. Les rochers dénudés, la terre aride et la simplicité des habitants ont leur poésie comme la vie animée au milieu de la végétation luxuriante; tel voyageur qui a parcouru les contrées les plus fertiles du monde s'extasie souvent devant les promontoires sinistres des régions polaires.

J'aurais vivement désiré visiter l'usine d'un grand industriel anglais, M. Godden, pour me faire une idée de l'exploitation du phosphate de chaux, qui, en ces derniers temps, a pris un grand développement à Curaçao. A mon grand regret, M. Godden, qui est en Europe pour le moment, a donné l'ordre formel à son fondé de pouvoirs de ne permettre l'accès de son établissement à qui que ce soit, et un mot de recommandation qu'a bien voulu me remettre le gouverneur n'arrive pas à ébranler le représentant du propriétaire. Force m'est donc de me contenter des renseignements que je puis recueillir sur la production de l'article.

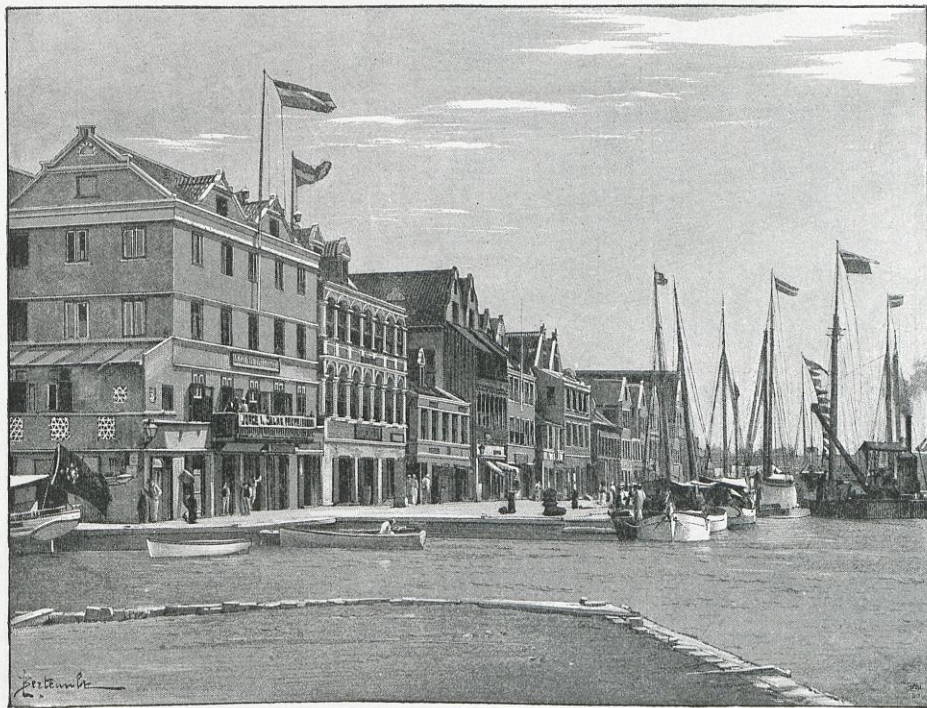
Une partie du sol de l'île est riche en couches de chaux phosphatée; il en est de même pour l'île d'Aruba, située à une faible distance. La somme considérable que cette dernière surtout rapporte à la caisse coloniale pour les droits de la concession accordée à la Société qui exploite ces dépôts, est une source de revenus, permettant aux colonies des Indes occidentales, réunies

sous le gouvernement de Curaçao, d'équilibrer leur budget et de se dispenser depuis plusieurs années de tout subside de la mère patrie. Nous trouvons en effet que ces droits de concession pour l'île d'Aruba ont rapporté en 1890 au gouvernement une somme de 400 000 florins en chiffre rond, soit environ 840 000 francs. L'exportation s'élevait à 50 000 mètres cubes, frappés d'un droit additionnel de sortie de 38 000 francs. Curaçao n'en exportait dans la même année que 3 375 mètres cubes.

D'après un rapport du commandant d'Aruba, on

du Conseil colonial à cette époque-là, émit l'avis qu'on ne ferait pas preuve de sagacité politique en considérant l'exploitation des dépôts de phosphate comme une source permanente et certaine de recettes, tout article de commerce étant sujet à des vicissitudes que personne ne peut prévoir. Ce raisonnement est des plus fondés, bien qu'il soit permis de prévoir, en admettant l'exactitude du rapport précité du commandant d'Aruba, que, pour ce territoire au moins, une diminution de revenus n'est pas à craindre à bref délai.

En attendant, Aruba s'est transformée sous l'influence



CALLE DE LA MARINA (WATERKANT), à CURAÇAO¹.

venait de découvrir au commencement de 1891 des couches de chaux de 3 à 4 mètres de profondeur, dont l'exploitation assurera au gouvernement un revenu important pendant une période dont la durée peut être estimée à 50 ans.

On s'était préoccupé en 1885 et 1886 de savoir si le bénéfice réalisé par la Caisse coloniale, du chef des droits de concession pour l'exploitation de la chaux phosphatée, pouvait être considéré comme un moyen de revenu stable, ou bien si la prudence ne commandait pas de le qualifier de recette précaire, de bénéfice fortuit. Le gouverneur actuel de la colonie, membre

de l'industrie. De terre désolée qu'elle était autrefois, n'offrant au visiteur que des plaines rocailleuses à peine habitées, l'île est devenue un certain centre d'activité et de mouvement. La population s'est accrue, les maisons se sont multipliées, un chemin de fer a été construit pour le transport du produit qu'on arrache à son sol. Les navires trouvent un abri dans la baie de Saint-Nicolas pour opérer leur chargement, et chaque année il en part un nombre considérable à destination de l'Europe.

Cette île d'Aruba, en dehors de son phosphate de chaux, possède sans aucun doute des trésors cachés, qu'une génération future est appelée peut-être à mettre au jour. Pour l'atteindre, un bon voilier partant de

1. Dessin de Berteault.

Curaçao ne met que douze heures. Le voyage de retour demande le triple de temps, quelquefois le quadruple, à cause des forts courants contre lesquels on a à lutter et qui obligent souvent à louvoyer tout le long des côtes du Venezuela.

Le peu de touristes qui ont fait le voyage s'accordent à dire que le pays est de triste apparence, et que la population est bien la plus pauvre de toutes les îles dépendant de la colonie de Curaçao.

Et cependant, en dépit du peu d'enthousiasme que l'île est capable d'inspirer, les richesses que contient

formation des placers de l'Australie et avec la description géologique en général du sol australien. Comme dans ce dernier pays, la présence de l'or a été constatée à Aruba dans les filons quartzeux, et la prospection a démontré que les quartz blanchâtres qu'on trouve dans la partie occidentale de l'île sont moins riches en or que les quartz rougeâtres distribués dans les autres parties du territoire.

L'exploitation des filons, dans cette île peu peuplée et manquant de ressources, demanderait de gros capitaux et un matériel compliqué. Une compagnie an-



PONT À SCHARLOO* (PAGE 86).

le sol pourront, dans un avenir plus ou moins rapproché, changer singulièrement l'état des choses. Ces richesses toutefois seront difficiles à découvrir et à exploiter. Il n'en est pas moins vrai que tout tend à prouver que l'île est riche en or : les recherches qui ont été faites et les rapports qui ont été dressés par des hommes de science, compétents dans la matière, concluent à l'existence du précieux métal en quantité considérable.

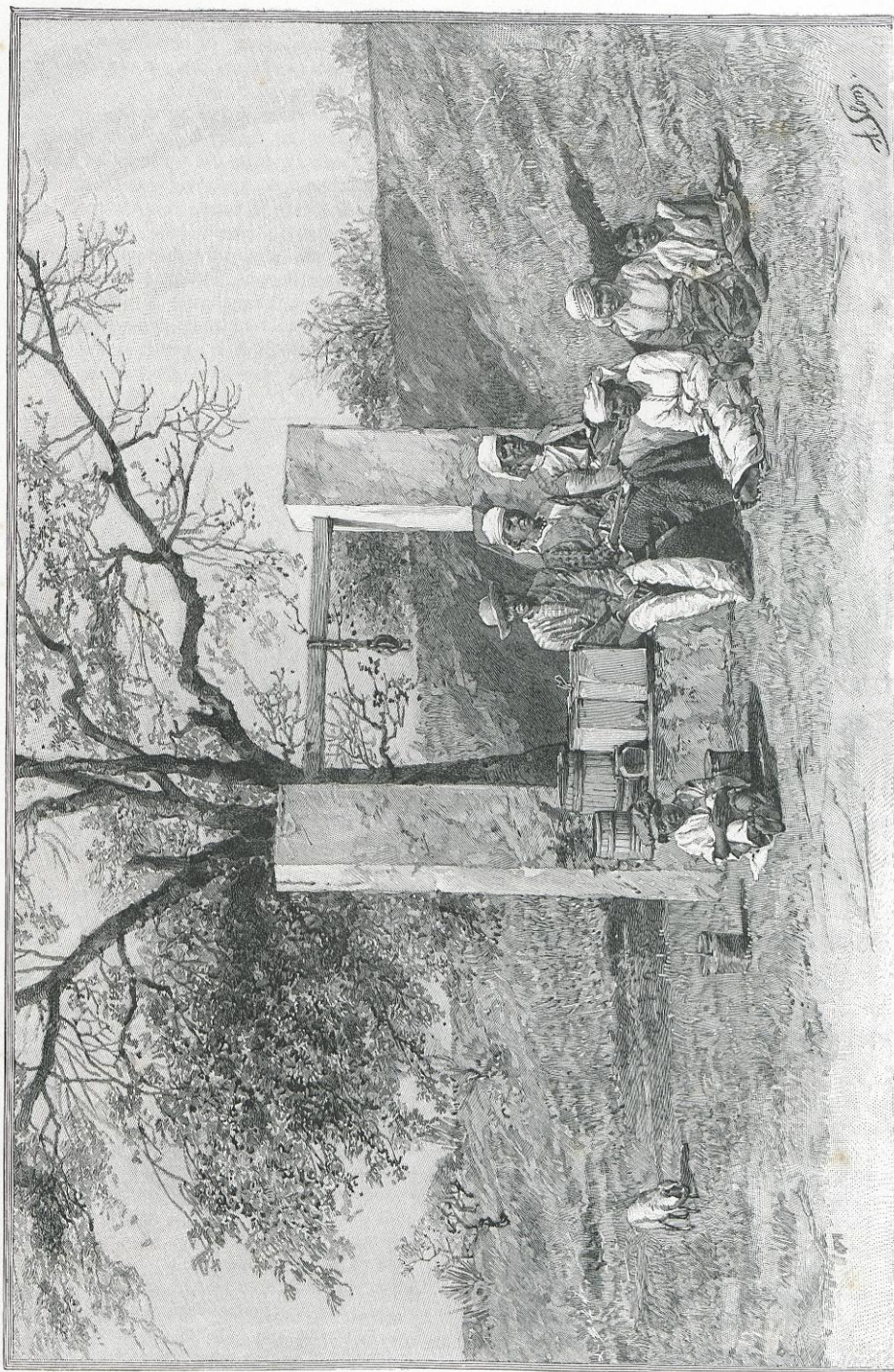
Le sol de l'île est de construction granitique, quartzueuse, entrecoupé d'ardoisières et de couches de pierre à sablon. Il offre une analogie frappante avec la con-

glaise ou américaine a obtenu il y a quelques années une concession, mais elle a suspendu ses travaux parce que le résultat obtenu avec les moyens dont on disposait suffisait à peine pour couvrir les dépenses. On a reproché à cette société d'avoir confié les travaux à des ingénieurs insuffisamment outillés et trop peu à la hauteur de leur tâche.

Quelle sera la compagnie intelligente qui attaquera avec des machines puissantes ces terrains aurifères? Ce ne sont pas les habitants qui pourront découvrir les trésors, bien que plusieurs d'entre eux y aient fait une bonne aubaine en ramassant dans les dépôts alluvionnaires des pépites d'une valeur considérable pour eux.

Aruba dépend du gouvernement de Curaçao, comme

1. Dessin de Berteault.



UN PUIS DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE (PAGE 86). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

les îles de Bonaire, Saint-Eustache, Saba et la partie néerlandaise de Saint-Martin. L'autorité est représentée dans chaque terre par un commandant, ayant les mêmes fonctions que le lieutenant gouverneur dans certaines colonies anglaises de peu d'importance. Le nombre des habitants s'élève pour Aruba à 7 743, — Bonaire 3 821, — Saint-Eustache 1 588, — Saba 1 883 — et la partie néerlandaise de Saint Martin 3 882.

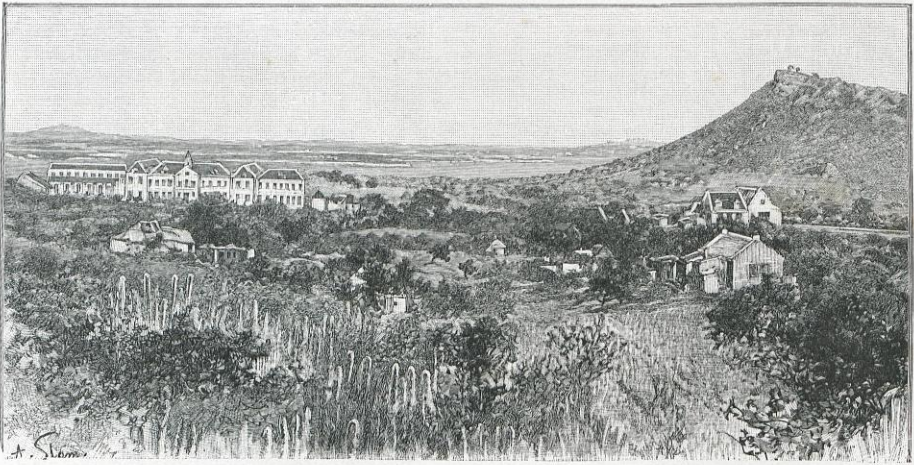
Cette dernière île possède des salines, dont le rendement a beaucoup varié; Bonaire et Saba n'ont que des cultures insignifiantes; Saint-Eustache accuse un chiffre d'exportation un peu plus élevé. Autrefois Saint-Eustache produisait beaucoup de sucre, mais la culture en a graduellement diminué, et l'émancipation des esclaves l'a fait cesser entièrement. Toutes ces îles se distinguent en général par la même aridité et

quand il s'agit d'une expédition à faire, et l'heure choisie est invariablement le grand matin. Je m'y trouve en faction quand mes compagnons arrivent, et à 6 heures nous montons en voiture.

Nous nous dirigeons vers la partie sud de l'île, et nous parcourons une contrée légèrement ondulée, où les cactus abondent, mais où la végétation générale est bien parcimonieuse. Après une heure environ nous descendons de notre véhicule et nous prenons place dans l'embarcation qui nous attend.

Il y a une étendue d'eau à franchir qui porte le nom de Port Espagnol (*Spaansche Haven*), communiquant à son extrémité avec la haute mer.

Nous voici arrivés à destination, c'est-à-dire à Bekenburg. Les bâtiments que le service sanitaire a fait construire s'élèvent sur une côte rocheuse où la



ÉCOLE WELGELEGEN¹ (PAGE 86).

le manque de végétation; elles ne communiquent avec Curaçao et le littoral qu'au moyen de goélettes, aucun vapeur régulier n'y faisant escale.

L'excursion à la grotte de Hato ne me tente que médiocrement. Cette grotte contient des stalactites, qui excitent sans conteste la curiosité des personnes qui n'ont jamais été à même de visiter pareille curiosité de la nature. Comme cependant il m'a été donné d'admirer les remarquables grottes de Han en Belgique et celles de Jenolan en Australie, de beaucoup supérieures à la grotte de Hato à Curaçao, je renonce à une excursion d'intérêt secondaire et, d'après ce que l'on me dit, relativement fatigante.

La visite des établissements de la quarantaine m'intéresse davantage; je dois à l'obligeance du gouverneur la facilité de m'y rendre en aimable société. C'est toujours devant le club qu'on se donne rendez-vous

lame déferle régulièrement et rejait en flocons écumeux. Nous visitons d'abord le logis destiné aux malades; il est inocupé le plus souvent et n'offre guère plus d'intérêt que tous les établissements de ce genre. La seconde construction est bien plus spacieuse et sert à héberger les personnes parfaitement saines, auxquelles les règlements de la quarantaine ont imposé un séjour plus ou moins prolongé d'observation. Les salles sont bien aménagées, très propres, et peuvent contenir 150 victimes d'une mesure dictée par la prudence, mais faisant le désespoir du voyageur qui se porte comme un charme et qui est néanmoins emprisonné comme un pestiféré. Le téléphone met les établissements de la quarantaine en communication directe avec le chef-lieu de l'île.

Un peu plus loin se trouve une tour, vestige d'une ancienne forteresse et portant dans son flanc un boulet de forte dimension, que l'attaque des Anglais au commencement de ce siècle y a logé. Nous l'escaladons et

1. Dessin de Slom, gravé par Maynard.

nous avons une vue superbe; la mer bleue se perd à l'horizon et à nos pieds elle se reflète entre les parois des rochers, en revêtant les plus belles nuances de l'émeraude.

Le déjeuner a été emporté; c'est un complément obligatoire de toutes les excursions qu'on fait aux colonies. On nous le sert dans une des galeries du second bâtiment; là encore, le panorama est ravissant, et mes pensées se reportent à la mer azurée qu'on découvre des hauteurs de Sorrente. La belle journée ensoleillée qu'il semble que nous avons choisie pour visiter cette plage pittoresque me dédommage du peu d'enthousiasme que la nature d'une grande partie de l'île m'a fait éprouver.

Le retour se fait par une chaleur intense. Nous sommes invités à dîner chez le gouverneur, dont je prends congé en le remerciant du bienveillant accueil que j'ai trouvé auprès de lui.

Le steamer hollandais qui doit me transporter à Haïti est arrivé dans le port. Mon fidèle soldat Gijs me voit partir à regret, prétend-il, et ne désespère pas de me voir revenir un jour ou l'autre. Le brave homme me fait l'effet d'être fanatique de son pays.

Nous avons esquissé sommairement le passé de Curaçao et sa situation actuelle. Il nous reste à envisager quel peut être son avenir.

Nous avons vu que son commerce avec la mère patrie et avec les autres pays d'Europe a peu d'importance, étant donnés surtout l'aridité de son sol et le peu de produits agricoles que fournissent les rares plantations. Ses seules relations commerciales qui mettent un poids dans la balance sont celles que Curaçao entretient avec le Venezuela. Si ce dernier pays, sujet aux révolutions, pouvait se donner un gouvernement sérieux et stable, et qu'il abolit l'imposition écrasante des 30 pour 100 de droits d'entrée sur tout ce qui est originaire des Antilles, Curaçao verrait indubitablement succéder à son état manifeste de décadence une nouvelle ère de prospérité et de bien-être.

Pour arriver à ce résultat il faudrait que la situation tendue existant depuis plusieurs années entre la Hollande et le Venezuela prit fin. Les relations diplomatiques sont interrompues entre les deux pays; elles le sont également entre le Venezuela et l'Angleterre.

La question s'impose de savoir si ces relations ne peuvent être reprises. La Hollande elle-même n'a aucun

intérêt au Venezuela, mais c'est en faveur de sa colonie qu'elle aurait avantage, ce nous semble, à faciliter le renouvellement des relations officielles.

Au moment où je me trouvais à Curaçao, c'est-à-dire en juin de l'année dernière, les marchandises expédiées d'Europe et des États-Unis pour Coro et Maracaibo étaient généralement transbordées à Curaçao. Le 1^{er} mars de cette année, le nouveau gouvernement vénézuélien décréta que dorénavant ce transbordement ne pourrait s'effectuer qu'à Puerto Cabello, si les destinataires des marchandises désiraient profiter de la taxe accordée aux ports du Venezuela pour les provenances d'Europe et des États-Unis. Le transbordement à Curaçao assimilerait ces marchandises aux importations directes de cette colonie et entraînerait les 30 pour 100 de droits d'entrée imposés à toute prove-



BREEDER STRAAT, À CURAÇAO¹.

nance des Antilles. Le décret en question fit jeter les hauts cris à Curaçao. Le commerce déjà languissant de l'île n'aurait pas tardé à s'en ressentir et aurait été privé de l'escale hebdomadaire qu'y font les bateaux à vapeur d'une grande compagnie de l'Amérique du Nord, allant de New York à la Guaira et à Puerto Cabello.

On fit valoir avec raison que le Venezuela, foyer de révolutions fréquentes, aurait plutôt à savoir gré aux autorités néerlandaises de la défense formelle, en vigueur à Curaçao depuis nombre d'années, d'exporter des armes et des munitions de guerre à destination des ports du littoral. Cette mesure avait été prise pour empêcher que les partis hostiles au gouvernement ne vinssent s'approvisionner dans la colonie, plus proche de leurs côtes que n'importe quelle autre île des Antilles, et toujours suspecte à cause du com-

1. Dessin de Berteault.

merce de contrebande, dont on l'accusait à tort ou à raison.

Tout dernièrement le gouvernement du Venezuela est revenu sur sa détermination, et désormais les marchandises transbordées à Curaçao seront assimilées aux provenances d'Europe et des États-Unis. Un journal d'Amsterdam annonçait même, le mois dernier, que le Venezuela aurait l'intention d'abolir les 30 pour 100 de droits additionnels dont nous avons parlé plus haut.

L'avenir de Curaçao peut dépendre, dans une large mesure, du percement du canal de Panama. Aucune des îles qui se trouvent sur le passage des navires destinés à profiter de cette voie de communication, si, ce que nous aimons à espérer, le grand travail s'accomplit dans un avenir prochain, ne peut rivaliser avec Curaçao au point de vue de la situation géographique, de l'excellence du port, de la salubrité du climat.

Il a été démontré à différentes occasions, alors que le climat malsain de l'isthme faisait chaque année un nombre considérable de victimes, qu'aucun port voisin de Colon ne présentait les avantages de Curaçao. On a proposé d'employer l'île comme séjour de convalescence pour les malades, et de l'ériger en magasin pour tous les matériaux qui, n'étant pas de nécessité immédiate, se détériorent et se perdent sous le climat humide de l'isthme. Dans cet ordre d'idées, Curaçao rendrait de grands services à l'entreprise du percement du canal interocéanique; il servirait de dépôt temporaire et jouerait le rôle de succursale : la société du canal y trouverait son bénéfice sous beaucoup de rapports et Curaçao en profiterait largement.

Lors même que, pour une raison ou une autre, les entrepreneurs de l'achèvement de l'œuvre se refuseraient à reconnaître les avantages que l'île présente

dans les conditions que nous venons d'indiquer, il nous paraît hors de doute que le jour où le canal sera terminé et qu'une révolution se produira dans le trafic du monde entier, aucun port des Antilles ne sera appelé comme Curaçao à voir son commerce s'agrandir, grâce à sa situation de sentinelle devant la route qui réunira l'Atlantique et le Pacifique.

Les navires le choisiront de préférence pour se ravitailler et pour faire leur charbon. L'escale ne pourra leur imposer le moindre détour.

L'initiative privée fera bien de méditer ce que l'avenir peut réserver à la colonie, et de se tenir prête pour le jour où l'ouverture du canal pourra devenir le point de départ d'une renaissance du commerce. Le gouvernement des Pays-Bas a tout intérêt à accélérer la construction d'un bassin de radoub qui manque à Curaçao et pour lequel plusieurs études préalables ont été faites. Incontestablement un bassin de radoub attirerait les navires dans les circonstances ordinaires; à plus forte raison son absence se ferait sentir et regretter à l'époque où le canal sera terminé.

Dans un rapport adressé au gouvernement en 1885 par la commission chargée de se prononcer sur l'utilité d'un bassin, on évalue les dépenses à environ deux millions de francs. Comme placement d'argent, la commission n'osait pas recommander l'entreprise, mais, au point de vue de l'intérêt public, la construction méritait toute la sollicitude du pouvoir. Jusqu'à aujourd'hui l'exécution s'est fait attendre; puisse le gouvernement néerlandais, qui se trouve dispensé de tout subside dans le budget de sa colonie, ne pas oublier, lui aussi, qu'un bassin de radoub pourra contribuer au relèvement de Curaçao, que l'économie de cette dépense, au moment où l'avenir du pays se trouve en jeu, serait en contradiction avec ses traditions et avec sa bonne réputation de puissance coloniale.

1. Gravure de Bazin, d'après une photographie.

G. VERSCHUUR.



CABANE D'INDIGÈNES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE.

